
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 10 (1982)

DOI: 10.11588/fr.1982.0.51164

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

456), ebenso eine weitaus knappere Liste: *Romani imperatores et eorum vitae tempus in imperio*, nach anderen Translations-Hss. (S. 457–466). Die Schwierigkeiten einer gleichzeitig einführenden und bewertenden Aussage über den Translationstraktat des Marsilius liegen nicht nur in seinem Verhältnis zu dem vorhergehenden Traktat des Landolfo Colonna – das in den Anmerkungen zu dieser Edition zu Recht laufend verfolgt wird –, sondern auch in der Weite des Themas und der Fülle der dabei zu berücksichtigenden Literatur. Die Liste der zitierten neueren Autoren (S. 507–510) ist lang, aber man vermißt doch sehr einige Namen. Anzuführen wäre die vorab einschlägige Monographie über die »Translatio Imperii« von Werner Goetz (1958). Auf S. 327 und detaillierter auf S. 381 des vorliegenden Buchs werden die Ansichten von W. Gericke über die Entstehungszeiten und -Schichten der Konstantinischen Schenkung referiert; aber diese Thesen hat Horst Fuhrmann schon 1959 überzeugend widerlegt (Deutsches Archiv 15, 523–540. Vgl. auch H. Fuhrmann, Konstantinische Schenkung und abendländisches Kaisertum, Deutsches Archiv 22, 1966, S. 63–178). H. Fuhrmanns Einleitung zur MGH-Edition des *Constitutum Constantini* (1968) – sonst hier benutzt – hätte auf einen neueren Stand hinführen können. Das *Regestum Innocentii III papae super negotio Romani imperii* sollte man – zumal angesichts der auch hier unterstrichenen Rolle Innocenz' III. in der Geschichte der Translationstheorie – nicht nach Migne, sondern nach der Edition von Friedrich Kempf (Rom 1947) anführen (zu S. 336).

Vom *Defensor Minor* gibt es schon seit 1975 auch eine italienische Übersetzung, von Cesare Vasoli (s. Bibliographie S. 475–81, hier S. 476). Dagegen ist der Translations-Traktat des Marsilius erst hier in eine moderne Sprache übertragen worden. Diese Übersetzung ist, soweit wir sehen, ansprechend und genau. Nur ist das wiederholte Weglassen von *dictus*, *praedictus* in der Übersetzung unangebracht. Einmal wird dann doch der Sinn darunter leiden, so auf S. 430f.: *septem principibus Alamanniae praedictis* – »par les sept princes d'Allemagne«. Im 1. Kapitel behagt die Übersetzung »le Palatin écuyer tranchant« für *Palatinus dapifer* wenig; man sollte ruhig »sénéchal« sagen (vgl. F. Olivier-Martin, Hist. du droit français, 2. A., 1951 S. 220: Le sénéchal, senescalcus ou dapifer), außerdem *dapifer* auch in den Index verborum (S. 511–17) aufnehmen, und im Namenregister dem »Palatin (comte)« beifügen: »du Rhin«; es gab viele Pfalzgrafen. Freilich ist es nicht schwer, an einem Quellen- und Kommentarwerk, das so vieles – mitunter wohl etwas zuviel im Rahmen eines einzigen Buches – anstrebt und darbietet, hier und da das eine oder andere auszusetzen. Wichtig ist diese Veröffentlichung natürlich schon der dargebotenen Quellen wegen. Für Studien zu Marsilius von Padua und für andere Arbeiten zur Geistes-, Kirchen- und Reichsgeschichte in der Zeit Ludwigs des Bayern wird dieses überaus gehaltvolle und hinweisreiche Buch gewiß sehr oft gute Dienste leisten. Die Fachwelt muß den beiden Bearbeiterinnen und Autorinnen für ihre große Leistung sehr dankbar sein.

Fritz TRAUTZ, Mannheim

Dario CECCHETTI, Petrarca, Pietramala e Clamanges. Storia di una »querelle« inventata, Paris (Editions CEMI) 1982, 232 p.

En France, à la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle, la prise de conscience littéraire et idéologique s'articule souvent dans des »querelles« au sujet de la tradition nationale ou antique. Certaines de ces »querelles« se limitent à un cercle restreint d'humanistes (voir Ezio Ornato: Jean Muret et ses amis Nicolas de Clamanges et Jean de Montreuil, 1969), tandis que d'autres touchent un public plus vaste, comme le débat sur le Roman de la Rose (voir l'édition de ce dossier par Eric Hicks, 1977, et les études documentaires d'E. Hicks et E. Ornato dans Romania 98, 1977, et d'E. Hicks dans Seconda miscellanea [...] sul Quattrocento francese,

1981). La plus connue de ces querelles, peut-être aussi la plus lourde de conséquences, fut celle, rattachée au problème du séjour du pape en Avignon, sur le primat culturel de l'Italie et de la France, entre Anseau Choquant, Pétrarque et Jean de Hesdin (1367–1373). Gilbert Ouy a montré que l'orientation humaniste du Collège de Navarre semble être une réaction délibérée du roi de France au défi lancé par le plus célèbre des «orateurs» italiens. Or en décembre 1394, le cardinal Pietramala, dans son épître *Sepe alias* à Nicolas de Clamanges, cita le mot de Pétrarque *extra Italiam oratores et poetas non querendos* (Sen. IX, 1), ce qui provoqua des répliques, notamment de Jean de Montreuil et de Nicolas de Clamanges. Cette reprise de la «querelle», placée jusqu'ici en 1395, n'est cependant qu'un mirage historiographique, dû à une connaissance insuffisante de la tradition manuscrite des épîtres de Nicolas de Clamanges: voici ce que montre Dario Cecchetti dans son livre. Clamanges répondit bien à Pietramala, mais dans cette réponse (épître *Perpulchras litteras*), il n'y a aucune polémique. Ce n'est que bien plus tard, lorsque, entre 1424 et 1430, Clamanges procéda à une révision de son *epistolario*, donc bien après la mort de Pietramala, et bien après 1418/19, date de la disparition de certains des «premiers humanistes français», que cette épître prit la forme polémique que l'on connaît (ép. *Perpulchras pater*). Pour l'autre épître polémique, la *Quod in superiori* (ép. V de l'éd. Lydius), Cecchetti, n'ayant pas trouvé de première rédaction, postule avec de bonnes raisons une rédaction aussi tardive que celle de la *Perpulchras pater*. Les conséquences historiographiques de ce déplacement de trente ans sont notables, puisque ces épîtres ne reflètent pas l'humanisme de la fin du XIV^e siècle, mais bien la situation, encore trop mal connue, de l'humanisme dans les années vingt du XV^e siècle, au Collège de Navarre, apparemment. On trouve dans le livre de D. Cecchetti l'édition critique et commentée des épîtres *Sepe alias*, *Perpulchras litteras / pater*, *Quod in superiori*, *Mallem tibi*, *Nulla tibi*. L'étude et l'édition, qui doivent beaucoup à Gilbert Ouy et à son équipe, sont bien informées, et marquent un réel progrès de nos connaissances, bien que les renseignements soient un peu dispersés. Tout n'est pas dit cependant. Dans une étude si attentive aux données codicologiques, on aurait bien souhaité trouver des renseignements sur la «survie» des textes de Clamanges dans des manuscrits postérieurs à sa mort; on aurait bien voulu savoir si Clamanges n'a vraiment pas connu les textes de Pétrarque, qui ont souvent été copiés en France, en général avec l'invective de Jean de Hesdin. Mais il n'y a pas que Pétrarque et Cicéron: il faudrait aussi revenir sur la tradition des textes «français» du XII^e siècle, car bien avant 1418, les Jean Lebeque, Pierre et Gontier Col, Jean de Montreuil, possédaient ou utilisaient les Jean de Hauville, Alain de Lille, Abélard, Richard de Saint-Victor. L'éventail doit être élargi, car l'humanisme, en France, n'est pas pure philologie. D'un côté, certes, il y a les progrès dans la *latinitas* et les réflexions sur l'art oratoire, non seulement à Paris, mais aussi en province; Cecchetti signale, p. 120–122, les travaux les plus importants dans ce domaine, mais il ignore le plaidoyer que Martin Le Franc fit vers 1430 de la rhétorique, pour entrer dans la chancellerie de Savoie. De l'autre côté, cependant, il y a la pratique de l'art oratoire, les Gerson et Alain Chartier; ce dernier surtout écrit dans les années vingt, époque où Clamanges révise ses épîtres, non seulement toute une série de textes, en latin et en français, extrêmement travaillés, mais aussi la *Belle dame sans merci*, qui met en question toute la tradition courtoise française. Si Clamanges fait semblant d'ignorer ce qui se passe dans le domaine français, l'historien devrait le replacer dans l'ensemble de la civilisation dans laquelle il vit. La conscience «nationale» est tout aussi vive chez les auteurs français, qui, souvent, sont fort bien informés de ce qui se passe dans le domaine latin. Ce n'est pas pour rien que Simon Gréban, dans sa complainte sur Jacques Milet (1466), fait dire à *Dame Rethorique: Tu mesprins trop, François Petrarque, / Quant de telles raisons t'allies / Qu'orateur n'a, roy ne tetrarque, / Qui soit né hors des Ytallies.*

Marc-René JUNG, Zürich